

AU SERVICE DE LA FRANCE
Un épisode de la « Guerre en dentelles » :
LE REGIMENT VALAISAN
à la bataille de Fontenoy
le 11 mai 1745

I. Introduction

Il y a quatre ans, en ce début de 1745, que la France est en guerre avec l'Autriche et l'Angleterre afin d'empêcher l'accession du grand-duc de Toscane, François de Lorraine, époux de la reine Marie-Thérèse, à la dignité impériale. Elle a pour allié principal le roi de Prusse, Frédéric II, qui, par un coup de force, s'est emparé de la Silésie en décembre 1740 et met tout en œuvre pour conserver sa conquête.

Grâce aux intrigues de sa diplomatie et à la puissance de ses armées, le gouvernement de Louis XV a poussé sur le trône impérial le prince Charles-Albert de Bavière, élu, sous le nom de Charles VII, par la diète impériale du 25 janvier 1742. Or,

On trouvera à la fin de cette publication la bibliographie et les sources spéciales consultées pour cette étude, ainsi que les abréviations utilisées pour les références indiquées dans les notes.

après avoir été chassé plusieurs fois de ses Etats et subi de multiples infortunes, le malheureux empereur expire le 21 janvier 1745 à Munich, où il n'a pu rentrer qu'au mois d'octobre précédent.

Comme le défunt ne laisse qu'un fils de 18 ans et qu'une candidature éventuelle du roi Auguste de Saxe, le seul prétendant possible, a peu de chances d'aboutir, il paraîtrait raisonnable de mettre fin à une guerre qui devient désormais inutile, et de se résigner, du côté français, à l'élection du grand-duc François de Lorraine. Les gages que l'on tient dans les Flandres, après la brillante campagne du maréchal de Saxe, ainsi que sur le Rhin, permettraient d'obtenir d'importantes compensations.

Les opinions sont divisées dans le cabinet de Versailles, où les frères d'Argenson, l'un secrétaire aux Affaires étrangères, et l'autre, à la Guerre, tiennent à ménager l'intérêt et les susceptibilités d'un allié aussi douteux pourtant que le roi de Prusse. Mais le parti de la guerre finit par l'emporter et les dispositions sont prises en vue d'une nouvelle campagne qui se déroulera, comme les précédentes, sur trois fronts : Flandres, où le roi accompagnera le maréchal de Saxe, Allemagne, Italie. Il importe cependant de s'entendre avec Frédéric II, de connaître ses intentions et ses plans, de coordonner, autant que possible, des opérations qui auront lieu aux deux extrémités des Etats germaniques.

En décembre déjà, le maréchal de Belle-Isle a été délégué à Berlin dans ce but ¹. Mais en cours de route, il a commis l'imprudence de pénétrer dans une enclave hanovrienne, sur terre du roi d'Angleterre, électeur du Hanovre, s'est fait arrêter avec tout son brillant équipage à Elbingerode, relai de poste du roi de Prusse, et, s'étant déclaré prisonnier de guerre au lieu d'invoquer ses immunités diplomatiques, a été conduit en captivité à Londres ².

Ennuyé d'abord, Frédéric II, qui apprécie vivement Belle-Isle et l'a expressément demandé, ne tarde pas à se remettre de sa première émotion et à plaisanter sur la ridicule infortune de l'envoyé de Louis XV. C'est pourtant dans un relai de poste qui lui a été concédé et qui porte ses armes que l'incident a eu lieu, mais, comme il tient à ménager le roi Georges II, il se garde d'intervenir et de protester. Il insiste néanmoins pour obtenir de Versailles un autre officier général de sa connaissance. Les revers de sa campagne de 1744 en Bohême, où il a sauvé de justesse son armée, l'ont rendu prudent et moins audacieux, encore qu'il se fie davantage à son génie qu'aux conseils d'autrui.

¹ *Belle-Isle*, Charles-Louis-Auguste Foucquet, duc de (petit-fils du célèbre Nicolas Foucquet), 1684-1761, maréchal de France en 1741, ministre de la guerre de 1758 à 1761. Cf. Pinard, III, pp. 333 et suiv.

² Broglie, I, pp. 88 et suiv.



Le Colonel Maurice de Courten
(Propriété de M. Eugène de Courten, à Sion)

Le choix de Versailles se porte sur le maréchal de camp Maurice de Courten, ami et collaborateur de Belle-Isle³. Bien que Courten soit depuis mars 1744 colonel du Régiment valaisan au service du roi, son grade de maréchal de camp l'a désigné à l'attention de ses supérieurs militaires pour des commandements plus importants. Il s'est distingué en 1743 et 1744 dans les manœuvres et les combats sur les Alpes du Dauphiné, aux ordres du lieutenant-général de Marcieu d'abord, puis sous Louis-François de Bourbon, prince de Conti⁴. Frédéric II, au reste, le connaît personnellement pour l'avoir vu à plusieurs reprises en Silésie : dans son camp de Brieg, au mois d'avril 1741, lorsque le maréchal de Belle-Isle, ambassadeur extraordinaire de Louis XV, visitait les Electeurs germaniques afin de gagner leurs voix en faveur du prince Charles-Albert de Bavière ; puis en mai 1742, au camp de Kuttenberg, lorsqu'une armée française, conduite par le même Belle-Isle, avait envahi la Bohême⁵.

Au début de décembre 1744, Courten est rentré de Barcelonnette dans la suite du prince de Conti. Il a passé l'hiver dans son domicile parisien de la rue de Montmartre, fréquentant les salons de la ville, de préférence ceux de la duchesse de la Trémoille et de la comtesse de Brionne, ou apparaissant à Versailles aux invitations de la Cour. On l'y apprécie pour sa bonhomie et son franc-parler, autant que pour la pertinence de ses vues sur la politique et le militaire. Courtisan avisé et travailleur consciencieux, il partage son temps entre la vie de société et les devoirs de son métier⁶. Son répit hivernal lui permet de reprendre plus directement ses fonctions de colonel. Bien que son régiment soit en quartiers d'hiver à la Bassée, au sud de

³ *Maurice de Courten* (fils de Melchior), né à Paris le 4 septembre 1692, mort à Paris le 29 janvier 1766, enterré à St-Eustache. Colonel du Régiment valaisan dès le 6 mars 1744, maréchal de camp en 1743, commandeur de St-Louis en 1744, lieutenant-général en 1748, grand-croix de St-Louis en 1759. Fut envoyé en 1757 en mission auprès de l'impératrice Marie-Thérèse, et devint, dans la suite, conseiller militaire du duc de Choiseul, alors colonel-général des Suisses et Grisons et ministre de Louis XV. Cf. *Généalogie*, pp. 64, 138 et suiv. ; Pinard, V, pp. 381 et suiv.

⁴ Dossiers aux A. Ctn, Carton B, 5.

⁵ Relations manuscrites de M. de Courten aux A. Ctn, B, 5.

⁶ Voltaire, qu'il rencontrait dans les salons, lui dédia ces vers :

*Au courtisan le plus avisé,
Au Gascon le plus rusé,
Courten peut servir de modèle.
Vous allez me chercher querelle :
Il est Suisse à la vérité,
Mais Suisse si bien déguisé,
Que ses amis, aussi bien que son maître,
Sans sa candeur et sa fidélité,
Auraient peine à le reconnaître.*

Cité par Vallière, *H. et F.*, p. 444.

Lille, il en reçoit les rapports et donne ses directives. Il se tient en contact suivi avec le lieutenant-colonel Jean-Joseph-Nicolas de Marclésy, qui commande en son absence⁷. Mutations, effectifs, équipements, règlements de discipline, tenue des hommes : autant de points qui font l'objet de ses soucis journaliers, au moment où le régiment est appelé à faire une nouvelle campagne dans les Flandres.

II. Le Régiment valaisan au service de France

Depuis décembre 1743, à la demande du roi et avec l'assentiment de la diète valaisanne, le régiment capitulé en 1690 au service de la France a été mis sur pied de guerre. Il compte cinq compagnies entières de 175 hommes et quatorze demi-compagnies de 88 : au total 2100 hommes répartis en trois bataillons de 700. Soldats et officiers ne sont pas tous originaires du Valais, mais ils sont tous Suisses ou ressortissants des pays alliés aux Liges. Les compagnies, qui appartiennent à leurs capitaines, peuvent avoir des bénéficiaires d'autres cantons que le Valais, anomalie qui subsistera jusqu'à la capitulation de 1760 et les ordonnances du duc de Choiseul de 1762 et 1764⁸.

En janvier 1745, le régiment est constitué de la manière suivante⁹ :

Grand état-major

Colonel	Maurice de Courten
Lieutenant-colonel	Jean-Joseph-Nicolas de Marclésy
Lieutenant-colonel par commission	Jean Lect
Major	Lullin

⁷ *Jean-Joseph-Nicolas de Marclésy* ou Marclay (fils d'Angelin), 1689-1745, d'Illiez, capitaine au service de France, entra en 1716 dans la Compagnie de son père au Régiment de Courten, eut une Compagnie dès 1721, fut nommé lieutenant-colonel par brevet du 10 mars 1744, chevalier de St-Louis dès 1736. Pendant près de 80 ans, la famille Marclésy eut une Compagnie à son nom dans le Régiment valaisan au service de France. Elle provenait des anciennes Compagnies Frank et Morenchy. Cf. *Armorial valaisan*, Sion et Zurich, 1946, art. *Marclay* ; états manuscrits des officiers du Régiment de Courten, A. Ctn, Cartons B, 7/9 ; *Généalogie de Courten*, p. 113.

⁸ *Généalogie Courten*, p. 112, note 1, et états manuscrits de l'époque aux A. Ctn.

⁹ *Ibidem*.

I. Bataillon

Compagnie colonelle	Capt. Jean-Jacques Brenner
Compagnie lt-colonelle	Capt. Charles-Gabriel de Marclésy
Demi-compagnie Keller	Capt. Joseph-Théodore Keller
Demi-compagnie Pfyffer	Capt. Jean-Christophe Pfyffer
Demi-compagnie A. Courten	Capt. Antoine-Pancrace de Courten
Demi-compagnie Bompré	Capt. Nicolas Revenger de Bompré

II. Bataillon

Compagnie Courten frères	Capt. Jean-Baptiste de Courten
	Capt. Pierre-Hildebrand de Courten
Compagnie A. Ambuell	Capt. Alphonse Ambuell
Demi-compagnie Venetz	Capt. Christian-Joseph Mayer
Demi-compagnie Chev. Ambuell	Capt. Joseph-Etienne Ambuell
Demi-compagnie Lect	Capt. Jean Lect
Demi-compagnie Fesch	Capt. Christophe Fesch

III. Bataillon

Compagnie J.-E. Courten	Capt. Joseph-Eugène de Courten
Compagnie de Lavallaz	Capt. François-Xavier de Lavallaz
Demi-compagnie Ad. Courten	Capt. Samuel-Daniel de Beausobre
Demi-compagnie Huober	Capt. Martin Huober
Demi-compagnie Ig. Courten	Capt. Christophe de Courten
Demi-compagnie Blatter	Capt. Valentin Sigristen

Officiers et soldats portent l'uniforme rouge à parements bleus, culottes et guêtres blanches ; ils sont coiffés du tricorne noir à liserés et cocarde d'argent. Le drapeau-colonel, écartelé par la croix blanche d'où rayonnent des flammes de même couleur, se détache sur les drapeaux d'ordonnance de chaque bataillon. Ceux-ci sont aussi divisés par la croix blanche en quartiers à dix flammes onnées : jaunes, noires et rouges. Au combat, comme à la revue, les officiers supérieurs revêtent la cuirasse, d'où émergent les dentelles du jabot et des manchettes ; ils portent l'épée et des pistolets. Les ordres sont scellés de l'écu ovale, centré de trois fleurs de lys et d'une foi, entouré des armoiries des treize Cantons, que surmonte, sur une banderolle, la devise : Régiment de Courten - Suisse¹⁰.

Le temps presse pour le colonel de Courten de mettre la dernière main à l'ordonnance de son régiment, car le cabinet de Versailles l'a prévenu qu'avec l'agrément du roi, il est destiné à

¹⁰ Sceaux de l'époque au Musée historique de Bâle, et en mains de E. et H. de Courten.

remplacer le maréchal de Belle-Isle à Berlin. Le 14 janvier, le comte d'Argenson, ministre de la guerre, le convoque une dernière fois :

Votre voyage est décidé, et le roi vous envoie en Prusse. Ne perdez pas un instant, je vous prie, pour vous rendre ici, et soyez persuadé du plaisir que j'ai que vous soyez chargé de cette importante commission qui ne pouvait être en de meilleures mains¹¹.

III. En mission à Berlin

Muni des instructions que lui ont remises le marquis et le comte d'Argenson, Courten, après avoir conféré avec le roi et ses conseillers les plus intimes, tels les ducs de Noailles et de Richelieu, quitte Paris le 23 janvier. Il s'est adjoint comme secrétaire son petit-neveu Louis de la Pierre, lieutenant au Régiment valaisan. Après un voyage peu confortable, dont il nous a laissé une brève relation¹², il arrive à Berlin le 7 février, en passant par Cassel, Halberstadt, Magdebourg.

Sa mission, à la fois diplomatique et militaire, lui prescrit de

traiter et concerter avec le roi de Prusse tout ce qui pourrait avoir rapport aux affaires présentes, tant pour la continuation de la guerre et les arrangements pour commencer de bonne heure les opérations de la campagne, que sur les moyens de profiter des ouvertures que l'on peut prévoir que les ennemis voudront faire pour le rétablissement de la tranquillité générale... L'objet le plus important est de déterminer le roi de Prusse à des opérations vives, et par préférence en Moravie, mais il ne faut pas lui déguiser la résolution fixe et irrévocable que le roi a formée de n'augmenter, pour quelque raison que ce soit, le nombre de ses troupes qu'il a joint jusqu'ici à l'armée de l'empereur,... que Sa Majesté ne consentira jamais à porter ses troupes ni en Bohême, ni en haute Autriche, l'expérience du passé lui en ayant trop fait sentir les inconvénients et le danger... Il faut que le roi de Prusse soit intimement persuadé qu'il a besoin de lui-même pour se délivrer des inquiétudes que la Silésie doit naturellement lui causer, et comme l'expérience nous a prouvé que, dans les succès, ce prince ne fait pas toujours tout ce qu'il pourrait faire, on ne s'éloigne pas de penser que peut-être tirerons-nous un meilleur parti

¹¹ Original aux A. Ctn, Dossier Berlin, B, 5.

¹² *Ibidem*.

de lui lorsqu'il croira avoir besoin de nous que lorsqu'il aura lieu de penser qu'il nous fut utile et nécessaire...¹³

En cours de route, à Sarrebrück, Courten a appris la mort de l'empereur. Cet événement inattendu modifie d'une manière sensible plusieurs points qu'il doit discuter avec son royal interlocuteur. Heureusement qu'à Berlin, le marquis de Valori, ambassadeur français, ne tarde pas à recevoir des instructions complémentaires du cabinet de Versailles. L'on y est d'avis de contrecarrer une nouvelle fois l'élection du grand-duc François de Lorraine et de lui opposer le roi Auguste de Saxe. Les représentants de Sa Majesté s'efforceront tout à la fois de convaincre le candidat choisi et de gagner l'adhésion du roi de Prusse à ce projet.

Courten est convoqué à une première audience le 11 février. Ses lettres de créance ont été remises à Frédéric II, qui vient de revenir de Postdam. Il se présente au roi avec une lettre d'introduction de Louis XV :

Du moment que j'ai été informé de la détention du maréchal de Belle-Isle, j'ai jugé devoir vous envoyer quelqu'un qui pût traiter avec Votre Majesté les affaires importantes qui faisaient l'objet des instructions du dit maréchal, et j'ai jeté les yeux à cet effet sur le Chevalier de Courten, maréchal de mes camps et armées¹⁴. Votre Majesté l'ayant déjà vu plusieurs fois à sa Cour, sait qu'il joint à une connaissance parfaite des détails militaires beaucoup de zèle pour la cause commune...¹⁵

Cette prise de contact amène la conversation sur tous les sujets d'un intérêt commun, sans en préciser aucun. Sa Majesté prussienne, toujours friande d'histoires galantes, ne manque pas de faire une digression sur les conquêtes amoureuses de son « frère » Louis XV. Courten mande le même jour au marquis d'Argenson :

J'ai remis hier, dans une assemblée publique, la lettre du roi au roi de Prusse.... Il m'a ordonné de retourner ce matin à son audience d'où je sors. Il me l'a donnée... dans une embrasure de fenêtre.... J'ai commencé par l'assurer des dispositions dans lesquelles était le roi de pousser la guerre

¹³ *Ibidem*. Instructions chiffrées et mises en clair de l'époque, signées de Louis XV et de Voyer d'Argenson. Cette mission est résumée par Droysen, II, pp. 428 et suiv. Cf. aussi Broglie, I, pp. 232, 319, 337 ; La Fuye, pp. 161 et suiv.

¹⁴ Bien qu'il eut un titre de « Comte du St-Empire » du 20 mai 1742, il est qualifié de « chevalier » dans les documents de cette époque jusqu'en 1748, où son titre fut entériné. Cf. Diplôme original en double : l'un aux A. Ctn à Sion ; l'autre à la Bibliothèque nationale, à Paris.

¹⁵ Copie de l'époque aux A. Ctn, Dossier *Berlin*, B, 5. Cf. aussi : *Documents*, N° 192.

avec vigueur, puisque c'était le seul moyen de réduire les ennemis communs à des conditions de paix raisonnables.... Il m'a répondu que la mort inopinée de l'empereur apportait un tel changement aux affaires qu'il était impossible pour le moment de constater les opérations à faire, qu'il fallait préalablement savoir les dispositions de la cour de Dresde,.... que ce qu'il y avait d'indispensable pour l'instant était que la France fît marcher un renfort de troupes considérable en Bavière,.... que les diversions faites ailleurs n'apporteraient pas un grand effet, surtout en Flandre.... J'ai été content de la façon dont le roi de Prusse m'a parlé. Il m'a témoigné prendre une entière confiance à ce que je lui disais de la part du roi, mais il n'est pas, à beaucoup près, décidé sur le parti qu'il veut suivre.... Il me parla de la duchesse de Châteauroux et me dit qu'il serait bien aise d'avoir son portrait...¹⁶

Une deuxième audience a lieu le 14 février dans la résidence du roi de Prusse, à Postdam. Courten s'efforce de limiter la discussion sur les problèmes d'ordre militaire que contient le mémoire remis par le secrétariat de la guerre, mais se heurte aux objections d'un stratège à qui l'on n'apprend pas son métier. Son rapport du 15 février s'en fait l'écho :

Je suis revenu hier soir de Potsdam où le roi de Prusse m'avait fait dire d'aller ; j'ai eu l'honneur de dîner et de souper avec lui. Après le dîner, il m'a fait entrer dans son cabinet.... J'ai exposé à ce prince les trois partis que l'ennemi pourrait prendre : de se porter en force sur lui,.... de faire face à l'armée de l'Electeur de Bavière et de la sienne,.... de porter toutes ses forces du côté de la Bavière.... Il m'a répondu qu'il était persuadé que l'ennemi prendrait le dernier parti, mais qu'il ne prévoyait pas pouvoir le suivre.... J'ai ensuite proposé à ce prince de faire un mouvement du côté de la Moravie. Il m'a assuré qu'il s'en garderait bien parce qu'il découvrirait son flanc droit.... Il n'a pas voulu entrer dans aucun détail et a changé de propos.... Ainsi j'ai tiré peu de fruit de cette conversation qui a été néanmoins une des plus longues que je puisse espérer. Car il n'en donne jamais qu'à bâtons rompus. Il vous assomme de questions et donne rarement l'occasion d'y répondre, surtout quand il évite de trop s'engager ou d'être pénétré.... Le peu d'intérêt que ce monarque paraît prendre à mes manœuvres et le peu de concert qu'il me paraît avoir envie d'y apporter me fait craindre qu'il ne ménage quelque accommodement avec la cour de Vienne.... Je conclus que ce prince se contentera de garder son pays et de tâcher d'en écarter l'orage.... Pendant que j'étais dans son cabinet, on lui a apporté un paquet qu'il a décacheté avec une grande précipitation.... Je l'examinai pendant qu'il en faisait la lecture ; il m'en paraissait extrêmement préoccupé et a relu plusieurs fois la même page avec une forte émotion. Je n'ai pu savoir d'où venait ce paquet¹⁷.

¹⁶ Les minutes de la main de M. de Courten sont aux A. Ctn, Dossier Berlin, B, 5. Les lettres envoyées sont à Paris, aux Archives des Affaires étrangères, Dossier Prusse.

¹⁷ Cf. aussi Broglie, I, p. 233.

Mieux informés que notre envoyé, nous pouvons supposer que le mystérieux paquet venait de La Haye, où le représentant de Prusse était alors en conversation avec lord Chesterfield, délégué anglais dans la capitale des Provinces-Unies pour y conférer avec les dirigeants du pays et les inciter à joindre leurs troupes aux Anglo-Hanovriens, au cas où les Français reprendraient leurs opérations contre les Flandres. Dès là que l'empereur imposé par la France est mort, Frédéric II a jugé le moment opportun de faire des tentatives de paix. La candidature du roi de Saxe ne l'intéresse que dans la mesure où elle peut augmenter le prix de sa voix d'Electeur qu'il compte vendre à la reine Marie-Thérèse contre la cession définitive de la Silésie. Il a besoin dans ce but de l'appui de l'Angleterre, et a fait dire à lord Chesterfield

qu'il n'a ni les intentions, ni surtout les liens avec la France qu'on lui suppose,.... qu'il ne désire que la tranquillité de l'empire, la libre élection du futur empereur, la conservation de son bien, tel que le traité de Breslau le lui a assuré, et la réparation des dommages qu'il a subis.

Le subtil lord ne s'en laisse pas compter et répond avec une ironie cinglante au représentant du roi :

J'entends : en réalité, vous demandez tout et vous n'offrez rien, car la Silésie n'est plus à vous depuis que vous avez vous-mêmes déchiré le traité qui vous la donnait.... Je doute fort, en effet, et Grotius, s'il revenait au monde, penserait, j'en suis sûr, comme moi, que des craintes bien ou mal fondées, des rumeurs plus ou moins certaines puissent servir de raison suffisante pour entrer à main armée chez le voisin. Les traités les plus solennels ne seraient que des chiffons de papier si de tels motifs autorisaient à les rompre ¹⁸.

Dépité, Frédéric II mande à son ministre Podevils à Berlin :

La poste de Hollande est arrivée ; elle n'a rien apporté d'intéressant.... J'ai presque dessein de me faire malade.... Quel plan puis-je régler avec le Chevalier de Courten ? Si nous en ajustons un et que les Anglais fassent ma paix, les Français diront que je les ai trompés ; si je n'en fais pas, ils diront que je négocie.... Le cas est embarrassant, le remède presse ; il faut penser à s'en tirer. Si je me fais malade, j'évite toutes les perquisitions ¹⁹.

Et il dépêche un plein pouvoir à son ministre à Londres pour mettre au pied du mur lord Harrington, ministre des Affaires étrangères du roi Georges II. Il répond en même temps à La Haye :

¹⁸ Broglie, I, pp. 280-281.

¹⁹ Droysen, II, p. 433, note 1.

Je laisse aux rhéteurs et aux jurisconsultes à disputer sur les mots et à décider qui a été l'agresseur, de la reine de Hongrie ou de moi.... Faites savoir à lord Chesterfield, avec toute la politesse imaginable,... que si je trouve toutes les portes fermées en Angleterre, je mettrai mes ressources dans l'alliance de la France, les conjonctures qui peuvent changer en ma faveur et dans mon courage... Mais priez-le de croire que je n'en estimerais pas moins sa personne en combattant ses principes ²⁰.

Entretiens, Courten obtient une troisième audience de Frédéric II. Sa position est devenue embarrassante, car de fâcheuses nouvelles sont arrivées des bords de la Lahn et du Main, où le maréchal de Maillebois, chargé de surveiller les électors de Cologne, de Trèves et de Mayence, ainsi que la ville de Francfort, abandonne peu à peu ses positions en face d'un corps allié aux ordres du duc d'Arenberg ²¹. Frédéric II, qui en est informé, insiste auprès de son interlocuteur pour que les troupes destinées à l'empire soient augmentées et confiées à des généraux mieux qualifiés, en particulier pour soutenir efficacement le jeune Electeur de Bavière. Il écrit lui-même à Louis XV :

Le renforcement de l'armée bavaroise est très utile, mais il manque une tête à ce corps robuste et fort, et je crois que le temps presse d'y envoyer un général bien hardi pour le commander. Si Votre Majesté envoie un « tâtonneur », elle peut compter d'avance que la campagne est perdue, mais avec un général énergique à sa tête, on pourra pénétrer jusqu'à Vienne ; c'est l'unique moyen pour réduire la reine de Hongrie et le seul moyen de lui faire un mal réel. Si alors de mon côté je puis avancer vers la Moravie, il arrivera que la Bohême tombe d'elle-même ²².

Puis, pour gagner du temps et voir venir les événements, il fait lire à Courten, par son ministre Podevils, un mémoire militaire dans lequel il ne demande pas moins de trois armées auxiliaires : l'une contre le Hanovre, une autre sur la Lahn, la troisième pour la Bavière. Dans sa réponse du 1^{er} mars, Courten lui expose toutes les dispositions qui ont été prises à Versailles pour les fronts du Rhin et de la Bavière, et conclut :

Ce dont je puis assurer Votre Majesté, c'est l'intention du roi mon maître de pousser la campagne avec la plus grande vigueur, qu'il en a donné les ordres à ses généraux, que Sa Majesté se propose d'agir de même en personne en Flandre.

²⁰ Broglie, I, pp. 281-282.

²¹ Pajol, II, pp. 485 et suiv. *Electeurs impériaux* : il y en avait 9 à cette époque : 3 ecclésiastiques : les archevêques de Cologne, Trèves et Mayence, et 6 laïcs : les rois de Prusse, de Saxe et de Bohême, les princes du Palatinat, de Bavière et de Hanovre. Francfort était le siège de la diète impériale, que présidait l'archevêque de Mayence, en qualité d'archichancelier.

²² Droysen, II, pp. 438, note 2.

Revenu de Potsdam le 2 mars, Frédéric II reçoit d'abord le baron Erthal, qui lui présente, au nom de son maître, l'Électeur de Mayence, archichancelier de l'empire, l'invitation officielle à la diète impériale, dont l'ouverture est fixée au 1^{er} juin. Il l'informe en même temps que la reine de Hongrie revendique pour elle la voix de Bohême, devenue vacante par la mort de l'empereur, et attribuée sans droit par les Français au prince de Bavière, lors de la diète de janvier 1742. Frédéric II fait toutes ses réserves sur ce point. Le jour suivant, il accorde une quatrième audience à l'envoyé de Louis XV ; il a rassuré au préalable son ministre Podevils :

Je ne parlerai de rien avec Courten que de la nécessité de gagner la voix de l'électeur de Cologne et de celle, plus impérieuse, que M. de Maillebois se maintienne dans sa position sur la Lahn pour sauvegarder la liberté de la prochaine élection impériale²³.

C'est bien la tactique qu'il observe, et Courten s'en plaint dans la relation qu'il expédie le 6 mars au marquis d'Argenson :

Je vis Sa Majesté prussienne, qui arrivait de Potsdam, laquelle ne me parla en nulle façon ni du mémoire, ni de ma réponse... Hier au soir, étant à la comédie, M. de Podevils s'approcha de moi et me remit le dit mémoire en me recommandant de le faire chiffrer.... Quelques propos équivoques et ironiques que le roi m'avait tenus le matin, m'engagèrent à m'en ouvrir à M. de Podevils, lequel me répondit que ce qui donnait quelque défiance à son maître était le peu de rapport qu'il y avait entre ce que je lui disais et ce que l'on mandait de Francfort que M. de Maillebois se disposait à abandonner le Main pour se rapprocher de l'Alsace...

Il ajoute avec une certaine anxiété :

Je crois n'avoir pas besoin de faire remarquer une phrase qui est presque à la fin du mémoire du roi de Prusse, dans laquelle il dit que si la France n'agit pas avec la dernière vigueur, ses alliés seront obligés de chercher une voie pour s'en tirer.... Cette circonstance, jointe à ce que j'entends journellement, me confirme dans l'opinion qu'il y a peu de fonds à faire sur cette cour, dont le mandataire n'est sûrement pas dans nos intérêts et a peine à le cacher²⁴.

²³ Droysen, II, p. 433.

²⁴ Le cabinet français se méfiait de la connivence de Frédéric II avec l'Angleterre. Dans un rapport du 26 février 1745, le ministre de Prusse à Paris, Jean de Chambrier, mandait à son maître que « le ministre d'Argenson lui avait dit qu'il lui revenait que V. M. était en grandes négociations avec l'Angleterre, mais qu'il ne pouvait le croire dès que V. M. n'en disait rien au roi, son maître.... » Droysen, II, p. 437, note 1.

L'envoyé de Louis XV a d'autant plus de mérites dans sa difficile mission que, depuis son arrivée à Berlin, il n'a pas encore reçu de réponse à ses rapports de février, ni d'instructions mieux appropriées aux circonstances nouvelles et aux derniers événements militaires sur le front du Rhin, où le maréchal de Maillebois ne peut résister à la pression croissante des troupes ennemies. Enfin, le 10 mars, lui parvient un volumineux courrier : lettre de Louis XV au roi de Prusse, mémoires du marquis et du comte d'Argenson, dispositions en vue de la prochaine élection impériale, mesures militaires envisagées, etc. Courten a à peine le temps de les étudier pour une dernière audience qui est fixée au 13 mars.

Ayant échoué dans ses démarches auprès de l'Angleterre, Frédéric II est parti pour la Silésie. Il ne compte plus que sur une nouvelle et importante victoire pour amener à résipiscence ses coriaces adversaires. Son lieutenant, le Feldmarschall Lehwaldt, chargé de libérer le comté de Glatz, y a réussi par la victoire de Plomnitz du 14 février ; les avant-postes autrichiens ont été refoulés et de nombreux magasins, brûlés²⁵. Les augures sont favorables à la nouvelle campagne qui va s'ouvrir. Confiant en son génie et en sa bonne étoile, le roi de Prusse juge inutile de perdre son temps dans de longues discussions avec ses alliés de France et de coordonner son action avec la leur. Son service de renseignements lui a appris que la reine Marie-Thérèse s'apprête à envoyer des troupes sur Francfort pour y assurer l'élection de son mari ; elle en affaiblira d'autant l'armée de son beau-frère, le prince Charles de Lorraine, établie sur les frontières de la Silésie. Il est vrai que la Saxe, passée dans le camp autrichien, prépare une armée auxiliaire. N'importe : le plan de Frédéric II est arrêté : une bonne défaite infligée au prince Charles, qu'il ne redoute guère, lui procurera la paix qu'il recherche.

Ses ordres donnés et ses troupes mises en place, il revient à Berlin, et confère encore une fois avec Courten, avant de prendre congé. Il affecte d'écouter avec la plus grande attention le nouvel exposé de son interlocuteur sur les mesures militaires élaborées par Versailles et sur les perspectives de paix qui peuvent en résulter, lui fait des compliments, mais juge superflu de découvrir ses propres batteries. Courten écrit le 14 et le 16 mars au marquis d'Argenson :

J'ai remis au roi de Prusse la lettre du roi et l'ai complimenté en son nom sur ses succès en Silésie. Ce prince m'a fait entrer dans son cabinet et m'a parlé de plusieurs choses tant politiques que militaires... Il est convaincu qu'il n'y a aucune voie à tenter pour détacher la cour de Saxe, et il est persuadé qu'il n'y a que des succès heureux qui puissent la déterminer

²⁵ Droysen, II, pp. 418-419.

en notre faveur, et c'est sur quoi il insiste, surtout du côté du Rhin. Je l'ai fort assuré que le roi pensait de même et avait en conséquence donné ses ordres.... Il m'a dit ensuite que l'objet de la reine de Hongrie était de faire déclarer le grand-duc roi de Bohême pour donner sans contestation activité à la voix de Bohême, laquelle serait donnée à l'Electeur de Saxe, à la condition que le grand-duc fût élu tout de suite roi des Romains.... Après une suite de conversations, le roi a fini par me charger d'assurer le roi de la droiture de ses intentions, que, de son côté, il pousserait la guerre avec la plus grande vigueur, persuadé que nous en agirions de même, surtout en Bavière et sur le Rhin.... Il m'a témoigné être content de ma conduite pendant mon séjour à sa cour.... En prenant congé du roi de Prusse, il m'a dit qu'il espérait que ce ne serait pas la dernière fois que nous nous reverrions.... Ce prince est parti hier à quatre heures du matin.... M. de Podevils m'a remis deux lettres pour le roi de la part du roi de Prusse qu'il m'a fortement recommandées. Il m'a donné aussi le portrait de ce prince garni de diamants.... Je pars demain et prendrai ma route par Leipzig et Würzbourg, d'où j'irai à Heidelberg.

Sa mission terminée, Courten quitte Berlin le 17 mars. Il est fort perplexe sur l'itinéraire à suivre, car il sait qu'au-delà du Harz ou de la Thuringe, les routes sont surveillées par des postes de l'armée du duc d'Arenberg. Comme il n'a pas de caractère diplomatique officiel, il craint de subir le même sort que son ami Belle-Isle. Muni d'un passeport qu'a bien voulu lui faire parvenir le roi de Saxe²⁶, il se décide à prendre la direction de Dessau, Halle, Erfurt pour tâcher d'atteindre Würzbourg et, de là, Heidelberg. Il a eu néanmoins la précaution de demander au roi de Prusse un passeport fictif, « comme s'il était un marchand de Berlin voyageant pour ses affaires ». En cours de route, il quitte son carosse et sa petite suite, qui n'a rien à craindre avec un passeport saxon, et se déguise sous des habits de marchand, « consistant dans une veste de panne, une culotte de même, des bottes carrées à la mode allemande, un bonnet de peau et un sac de moquette, dans lequel il a mis trois grosses chemises ». Accoutré de la sorte, il poursuit son chemin sur des chevaux de louage ou dans des voitures publiques. On l'arrête plusieurs fois, mais sans l'inquiéter. Il parvient ainsi jusqu'à Neckersalm, descend le Neckar sur un bateau de fortune, avec des gens de petite condition, fait une halte nocturne sur la paille, dans une auberge de campagne, et parvient enfin à Heidelberg, occupée par les troupes françaises, « où il commença à respirer, ce qu'il n'avait pas fait tranquillement depuis son départ de Berlin »²⁷.

C'est au quartier-général du maréchal de Maillebois que l'atteint vraisemblablement une lettre du comte d'Argenson, datée de Versailles le 26 mars :

²⁶ Passeport aux A. Ctn, Dossier Berlin, B, 5.

²⁷ Relation manuscrite de M. de Courten. *Ibidem*.

Je ne vous ai point écrit, mon cher chevalier, sur les affaires qui vous ont attiré à Berlin, parce que la commission dont vous étiez chargé étant du ressort des Affaires étrangères, c'est de la part de mon frère que devaient venir les éclaircissements dont vous aviez besoin.... Je vous ai fait employer dans l'armée du Rhin, où M. le prince de Conti, qui la doit commander, est bien aise de vous avoir. Pour peu que vous tardiez à revenir, vous pourriez ne plus nous trouver ici, et comme il faut qu'un négociateur commence avant tout à venir rendre compte à son maître des succès de la commission dont il a été chargé, il faudra bien que vous veniez nous trouver.... Je vous prie de compter pour toujours sur mon attachement et mon amitié²⁸.

Courten est fort désappointé de sa nouvelle destination. Il y a deux ans qu'on l'a séparé de son régiment. Il sait, d'autre part, que la principale offensive française doit se dérouler prochainement dans les Flandres, en présence du roi et sous les ordres du comte de Saxe, qu'il a bien connu à l'armée de Bohême en 1741 et 1742. Mais comme Maillebois vient d'opérer une retraite malheureuse sur le Rhin, il s'agit de calmer la fureur de Frédéric II, et Versailles juge opportun d'envoyer sur ce front un prince de la Maison royale, Louis-François de Bourbon, prince de Conti²⁹, et de l'entourer d'excellents conseillers. Courten s'est fait apprécier, sur les Alpes du Dauphiné en 1744, par ce jeune chef, qui le réclame auprès de lui, et par le roi de Prusse qu'il vient de quitter. Il ne lui reste qu'à se soumettre et à se contenter de l'attention honorifique qu'on lui témoigne en l'attachant à un personnage de qualité, et en inscrivant son régiment en tête de liste des troupes qui combattront sous les yeux du roi.

Dans les premiers jours d'avril, notre maréchal de camp arrive à Versailles pour présenter ses hommages à Louis XV et lui faire le compte rendu d'une mission d'autant plus malaisée que, les instructions adéquates lui étant parvenues trop tard, il a dû y suppléer par son initiative et sa sagacité en face d'un partenaire d'une intelligence et d'une perfidie peu communes. Il séjourne à Paris jusqu'au début de mai, tant pour s'occuper de ses affaires personnelles que pour prendre des ordres et préparer ses équipements. Les rapports de son lieutenant-colonel de Marclésy lui donnent des précisions sur l'entrée en campagne du régiment et sur sa participation au siège de la place de Tournay, où les compagnies montent tour à tour dans les tranchées ; ils l'avisent aussi que l'ennemi s'avance en force de Bruxelles et que, selon les rumeurs qui circulent, une grande bataille est imminente.

Courten rejoint d'autant moins volontiers son poste sur le Rhin que de mauvaises nouvelles ne cessent d'arriver de ce côté. La

²⁸ Original aux A. Ctn, *ibidem*.

²⁹ *Prince de Conti*, Louis-François (arrière-petit-fils d'Armand de Bourbon-Conti, frère du Grand-Condé), 1717-1776.

Bavière a été envahie par le maréchal Traun, et le jeune Electeur François-Maximilien a fait sa soumission à la reine de Hongrie par le traité de Fuessen du 20 avril. Le comte de Ségur, battu à Pfaffenhofen par le général Bathiany, qui marche sur Francfort, a reculé sur le Neckar, en rappelant à lui les troupes françaises engagées sur le haut Danube et dans la Souabe³⁰.

IV. Avant la bataille

Tandis que l'envoyé de Louis XV était à Berlin, des fêtes magnifiques ont célébré en février 1745 le mariage du dauphin avec l'infante Marie-Thérèse-Antoinette, fille du roi d'Espagne Philippe V. Banquets et bals se sont succédé au château de Versailles, où l'on a joué *La Princesse de Navarre*, comédie-ballet composée pour la circonstance par M. de Voltaire, avec musique de Rameau. Le bal masqué du 25 février, fréquenté par les princes et les gens de qualité, comme par un nombreux public accouru de Paris, s'est déroulé en une cohue indescriptible dans la galerie des Glaces. Le roi y a pris part au milieu d'un groupe déguisé en ifs ; il s'est longuement entretenu avec une charmante et audacieuse beauté en qui les initiés ont reconnu la jeune Lenormant d'Etioles. Les réjouissances organisées pour le peuple de la capitale n'ont pas été moins somptueuses, avec leurs illuminations et leurs plantureux buffets. Le 28 février, il y a eu bal masqué à l'hôtel de Ville, au milieu d'une foule et d'une confusion terribles. Deux dominos noirs se sont occupés assidûment d'une gracieuse danseuse, et l'ont promenée en fiacre à travers la ville³¹.

Le roi s'est vite consolé de la perte de la duchesse de Châteauroux morte le 8 décembre précédent, car sa passion a trouvé une nouvelle conquête en celle qu'il va titrer de « marquise de Pompadour ». La rumeur s'en est répandue et n'a pas tardé à être confirmée lorsque l'on a appris que madame Lenormant prenait part aux chasses royales de mars et aux soupers des petits-cabinets de Versailles.

Mais tandis que Sa Majesté est occupée à ses amours frivoles, l'on a travaillé avec ardeur dans les bureaux de la guerre. Les grands commandements ont été fixés : Maillebois sera déplacé sur le front des Alpes et du comté de Nice ; le prince de Conti

³⁰ Pajol, II, pp. 461 et suiv.

³¹ P. de Nolhac : *Louis XV et Madame de Pompadour*, Paris, 1928, pp. 11 et suiv.

le remplacera sur le Rhin ; Saxe conduira l'offensive principale dans les Pays-Bas autrichiens contre les Anglo-Hanovriens du roi Georges II, leurs alliés des Provinces-Unies et quelques unités de la reine Marie-Thérèse. Pour satisfaire, en partie au moins, le roi de Prusse, des renforts seront envoyés en Bavière au comte de Ségur et à l'armée impériale du jeune Electeur François-Maximilien.

Le maréchal de Saxe, le comte d'Argenson, tout un état-major ont préparé les plans de la prochaine campagne, qui doit s'ouvrir vers la mi-avril. Entre deux parties de plaisir, le roi est intervenu dans la discussion et a donné des avis pertinents ; il a confirmé en outre son intention de se mettre à la tête de l'armée destinée aux Flandres, avec le dauphin, tout en déléguant ses pouvoirs au comte de Saxe. Le 22 mars paraît la liste des officiers généraux qui accompagneront Sa Majesté et celle des 68 régiments et des 170 escadrons qui l'encadreront. Les Suisses fourniront 6 régiments : les Gardes, Bettens, Courten, Diesbach, La Cour-au-Chantre, Wittmer. 130 canons formeront l'artillerie de siège et de combat. Suivant les prévisions de plan, l'on s'emparera des places fortes de la « barrière » du nord, et l'heureuse fortune des armes décidera de la paix ³².

Saxe arrive à Valenciennes le 15 avril. Souffrant d'une crise d'hydropisie, il subit une ponction, mais n'en continue pas moins à travailler avec ses officiers. Il concentre les 130,000 hommes dont il dispose à Maubeuge, Valenciennes et Warneton, réunissant entre Lille et Orchies le groupe qu'il doit commander personnellement. Son premier objectif vise à prendre la place forte de Tournay, mais des détachements sont envoyés du côté de Mons pour tromper l'ennemi et faire des reconnaissances dans cette direction. Le 25, d'Harcourt et de Brézé avancent en amont et en aval de Tournay, sur les deux rives de l'Escaut. Saxe les suit, jette des ponts de bateaux sur le fleuve, enlève le bourg d'Antoing, achève l'investissement de la place et commence l'ouverture des tranchées.

La rapidité de ces manœuvres surprend les chefs alliés, qui discutent encore sur les mesures à prendre dans leur quartier-général de Bruxelles, où ils viennent de se réunir. Leur armée se monte à environ 65,000 hommes : 25,000 Anglo-Hanovriens, 35,000 Hollandais, 5,000 Autrichiens. Leur commandant général est le duc de Cumberland, second fils du roi Georges II, jeune homme de vingt-deux ans ; il aura sous ses ordres le prince de Waldeck et le vieux Feldmarschall autrichien de Königseck ³³. Très sûr de ses talents de stratège, qui sont réels, Cumberland fait

³² Pour la composition de l'armée des Flandres en 1745, cf. la *Relation imprimée* de 1748, pp. 5 et suiv. ; Pajol, III, p. 367 ; La Fuye, pp. 167 et suiv.

³³ Né en 1673.

approuver son plan : battre les Français sur l'Escaut et dégager Tournay, pendant que le duc d'Arenberg en fera autant sur le Rhin, puis faire converger les deux armées victorieuses sur Paris. « J'y serai, disait-il, ou je mangerai mes bottes. » Le propos fut rapporté au maréchal de Saxe qui rétorqua : « Voilà un Anglais un peu Gascon ; mais, s'il tient à manger ses bottes, nous nous chargerons de les lui apprêter. »

Les alliés décident d'en découdre immédiatement avec leur adversaire, et se mettent en mouvement le 2 mai. Ils campent le 5 sous Cambron, et le 8, s'établissent à Ellignies. Le dimanche 9, ils avancent par Ath et Leuze, et, s'abritant des bois qui s'étendent jusqu'à l'Escaut, progressent et occupent les villages de Pieronne, Maubray et Vezon, qui encerclent la position de Fontenoy.

Instruit par ses éclaireurs, Saxe les a prévenus : il les attend sur le champ de bataille qu'il a reconnu quelques jours plus tôt, la petite plaine qui, sur la rive droite de l'Escaut, à 7 kilomètres au sud-est de Tournay, est traversée par la route venant de Mons, au flanc des proéminences d'Antoing et de Fontenoy. Comme il prévoit qu'un engagement est imminent, il envoie un exprès au roi qui est arrivé le 6 à Douai, avec le dauphin, les ducs de Noailles et de Richelieu, les deux ministres d'Argenson et une suite nombreuse. Le quartier royal est déplacé du château de Pont à Chin sur le village de Calonne, à la hauteur d'Antoing, mais sur la rive gauche de l'Escaut.

Ayant laissé 30,000 hommes au siège de Tournay, Saxe fait monter en lignes les 70,000 qu'il a amenés avec lui, 67 bataillons et 102 escadrons. Dans la journée du 10 mai, en présence du roi, il met la dernière main à son dispositif et développe son plan.

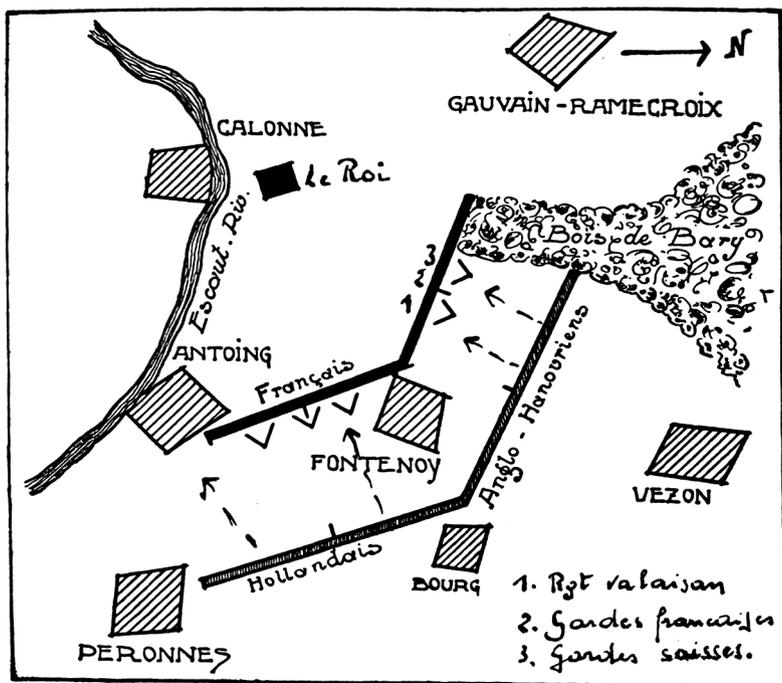
V. Le dispositif français à Fontenoy

L'armée de Saxe, formant un front de tête d'environ 2 300 mètres, est déployée sur un petit plateau, dont la défense s'appuie sur trois points : à droite, le village d'Antoing ; au centre, celui de Fontenoy ; à gauche, la corne du bois de Barry ; ils sont reliés entre eux par des redoutes et des retranchements³⁴.

Antoing, hérissé de défenses et protégé en avant par un fortin, est occupé par la brigade de Piémont (Piémont et Biron), avec 6 pièces de canon. Dans l'intervalle de 1 200 mètres qui le sépare

³⁴ *Relation imprimée* de 1748, pp. 32 et suiv., avec le plan du champ de bataille.

de Fontenoy, vers le nord-ouest, trois redoutes ont été construites en une nuit par la brigade suisse de Bettens (Bettens et Diesbach) ; chacune d'elles est confiée à des compagnies de Diesbach, avec 4 canons. Elles servent de protection à la brigade de



Plan de la bataille de Fontenoy

(d'après P. de Vallière, « Le régiment des Gardes-Suisses en France », Paris, 1912)

Crillon, aux 15 escadrons de dragons de Mestre-de-camp et de Beaufremont, puis à la brigade de Bettens elle-même. Celle-ci fait la potence avec la brigade du Roy, dont 2 bataillons sont couverts par le village de Fontenoy. Fontenoy, saillant central du dispositif, a été fortifié avec soin : murs crénelés, passages barricadés, batteries sur trois faces avec 6 bataillons de la brigade de Dauphin, qui ont reçu l'ordre de tenir coûte que coûte.

Dans la dénivellation qui relie Fontenoy à la corne du bois de Barry, sur une longueur d'environ 1 000 mètres, sont alignés, à gauche de la brigade du Roy, les 5 bataillons de la brigade d'Aubeterre. Ces deux unités sont soutenues en deuxième ligne par le régiment de Royal. Le Régiment valaisan fait partie de la brigade d'Aubeterre, avec ses 2 000 hommes. Ceux-ci étant

disposés sur quatre rangs de hauteur, il y en a environ 500 sur chaque ligne. Devant eux : les drapeaux, et, montés, le lieutenant-colonel de Marclésy, le lieutenant-colonel par commission Lect, et le major Lullin. Le 3^e bataillon est au centre du front Barry-Fontenoy ; il appuie sa gauche sur les Gardes françaises, qui sont prolongées par 2 bataillons des Gardes suisses. Ces derniers sont couverts par deux redoutes construites au sud et au nord de la corne du bois de Barry ; chacune d'elles est occupée par un bataillon d'Eu et des pièces de canon. Au-delà a pris position une partie des réserves : les brigades des Irlandais et de la Couronne. Le bois lui-même, à la lisière duquel on a fait des abattis, cache des pelotons des troupes légères du colonel de Grassin (les Grassins).

Derrière cette première ligne, 60 escadrons : Brancas, Clermont, Fitz-James, Fiennes, Cravattes, Penthievres, Noailles, Brionne, Pons, Berry, Camille, etc., en forment une deuxième, puis une troisième à 300 et 500 mètres. D'autres réserves, à peu près un cinquième de l'effectif, sont placées au village de Ramecroix (Normandie, Royal des Vaisseaux), et plus à l'est, au-delà de Rumignies, les brigades d'Auvergne et de Tourraine avec 12 escadrons, aux ordres du comte de Lowendahl. En arrière des trois lignes principales se déploient les Gardes du corps, les Gendarmes et les Carabiniers de la Maison du roi, avec une partie des Gardes françaises et suisses ; ils sont à proximité de la Justice (gibet) d'Antoing, position qui domine le champ de bataille et qui a été choisie comme P. C. du roi et de sa suite. « Le cours de l'Escaut domine la stratégie de la journée. C'est à qui des deux y jettera l'adversaire, ou du moins l'obligera à se replier au-delà du fleuve qui est, pour chaque partie, à la fois une menace et un appui³⁵. »

Saxe le sait qui a fait construire de nombreux ponts en aval et en amont de Tournay, en face de Calonne et derrière Antoing, où, sur la rive droite du fleuve, il a dissimulé en contrebas une puissante batterie de pièces longues.

« Evidemment, il y a dans ce dispositif un point faible, très faible : une dangereuse solution de continuité. Sur les 850 mètres qui séparent la lisière nord de Fontenoy et la corne du bois de Barry, il n'y a aucun obstacle,... il n'y a rien d'autre que les poitrines humaines des régiments de Courten et d'Aubeterre, des quatre bataillons des Gardes françaises et des deux bataillons des Gardes suisses³⁶. »

Saxe l'a-t-il fait à dessein dans le but de provoquer l'attaque ennemie sur sa gauche plutôt que sur sa droite ? Il est vrai que cet intervalle peut être battu par les batteries de Fontenoy et

³⁵ La Fuye, p. 168.

³⁶ Col. Jeanroy.

de Barry, et que le terrain qui monte de ce front jusqu'au village de Vezon présente un fonds marécageux, des fondrières coupées de broussailles, où l'infanterie peut évoluer, mais où la cavalerie s'engagerait avec difficulté. L'illustre maréchal a prétendu, après l'action, que ç'avait été une ruse de sa part, mais les stratèges qui ont étudié plus tard la célèbre bataille, sont divisés dans leurs conclusions.

Dans la journée du 10 mai, Cumberland et Königseck font sortir leurs troupes de Vezon, Maubray et Pieronne, Waldeck, avec ses Hollandais, va prendre la gauche et déploie ses forces en face de la ligne Antoing-Fontenoy. Les Anglo-Hanovriens, faisant un angle droit avec ce front, s'avancent en avant de Vezon sur deux lignes d'infanterie, une de cavalerie, soutenue par les réserves. Le village de Bourgeon, que Saxe a fait incendier, forme la charnière de leur dispositif et sert d'appui aux Autrichiens.

Quelques escarmouches d'avant-postes et d'éclaireurs ont lieu dans la soirée, et l'on ne peut douter que la rencontre ne soit pour le lendemain. Trop souffrant pour monter à cheval, Saxe parcourt ses lignes dans une voiture d'osier traînée par deux chevaux, son « berceau », comme il l'appelle, car il l'utilise aussi comme lit de repos, et prend ses dernières dispositions. Le roi et le dauphin se sont aventurés jusqu'à la Justice d'Antoing et suivent les explications de leur général.

Jamais l'armée française n'a eu plus fière contenance ni plus splendide aspect³⁷. Les régiments semblent parés comme pour une fête : drapeaux de soie aux multiples couleurs, chatoiement des uniformes où le rouge des Suisses éclate entre Barry et Fontenoy, tricornes empanachés, perruques poudrées, dentelles des jabots et des manchettes, reflets étincelants des armes fourbies et des cuirasses astiquées, fleurs et rubans aux crinières des chevaux piaffant. On dirait d'une parade où personne ne songe à la dureté de la guerre et à la menace du destin : image désuète pour nous d'une vanité provocante mais d'un courage réel, avec « ce mépris de la mort, comme une fleur, aux lèvres ».

Son inspection achevée, le roi repasse l'Escaut et rentre à Calonne. Au cours de la veillée d'armes, il montre une gaieté inaccoutumée, évoque avec ses compagnons les fastes de la monarchie qu'il incarne, plaisante et termine la soirée par une chanson « qui a beaucoup de couplets et qui est fort drôle »³⁸. Tout le quartier dort sur la paille durant cette nuit entrecoupée par les messages des courriers et des aides de camp. Saxe reste soucieux. Sa santé l'inquiète et il craint une rechute ; d'autre part, la présence royale menace de compliquer singulièrement

³⁷ Vallière, G. S., p. 117 ; H. et F., pp. 442 et suiv.

³⁸ Broglie, I, p. 394 ; La Fuye, p. 172.

sa redoutable tâche. Il veille dans son « berceau », donnant les derniers ordres aux officiers de son état-major, qui restent autour de lui, chevaux sellés et bridés.

VI. La bataille du 11 mai 1745

Dès l'aube, Louis XV et le dauphin, entourés de leur suite, vont prendre place au poste d'observation de la Justice d'Antoing, alors que des brouillards traînent encore dans les bas-fonds. Une vive canonnade éclate dans le lointain : l'attaque de l'ennemi se déclenche vers cinq heures du matin.

Cumberland s'est vite rendu compte des points de défense sur lesquels s'appuie l'adversaire et sur les dispositions auxquelles il a affaire. On prétend que Königseck, qui est à ses côtés, lui avait conseillé, en face de cette barrière de fer et de feu, de ne pas engager une action décisive, mais de se borner à tenir les Français en échec, de leur infliger des pertes par des escarmouches et de petits combats, les obligeant à demander des renforts à leur armée de siège, ce qui eût donné à la garnison hollandaise de Tournay la facilité de se débloquer elle-même et de prendre ensuite l'ennemi à revers³⁹.

Pressé d'agir, le fougueux Cumberland ne veut point d'un système de temporisation et décide de mettre à exécution le plan qu'il a élaboré : attaque massive par les Hollandais sur toute la ligne fortifiée d'Antoing à Fontenoy pour y retenir la majeure partie des forces ennemies ; au centre, avec les Anglo-Hanovriens et les Autrichiens, encerclement et assaut de Fontenoy, position-clef, dont la prise permettra de rompre le front français ; action simultanée des highlanders écossais sur le bois et les redoutes de Barry en protection des arrières engagés sous Fontenoy ; enfin, refoulement de toute l'armée de Saxe sur l'Escaut, en direction du hameau de Géronne et du moulin, qui, là-haut, agite ses ailes au-dessus de la Justice d'Antoing où se tient le roi.

Comme un drame bien ordonné, la bataille va se dérouler en trois actes, mais dans un sens un peu différent des prévisions du généralissime des alliés⁴⁰.

³⁹ Broglie, I, p. 399.

⁴⁰ La description de la bataille de Fontenoy est faite d'après les récits de Broglie, I, pp. 400 et suiv. ; du colonel Jeanroy ; de La Fuye, pp. 165 et suiv. ; de la *Relation imprimée* de 1748, pp. 40 et suiv. ; Susane, *passim*, aux articles des régiments principaux qui y prirent part ; Vallière, G. S., pp. 117 et suiv., H. et F., pp. 442 et suiv. Cf. aussi le récit de Voltaire, dans son *Siècle de Louis XV*.

Premier acte

Engagée par une courte préparation d'artillerie, la triple attaque ordonnée par Cumberland aboutit à un triple échec⁴¹.

Echec à sa gauche devant Antoing et les deux premières redoutes que défendent des bataillons suisses. Les Hollandais du prince de Waldeck, les premiers à partir, sont assez rapidement mis hors de combat. Accueillis par un feu nourri et meurtrier, sabrés par les charges des dragons de Royal et de Mestre-de-camp, qui les prennent en écharpe sur leur flanc droit, surpris et décimés par les pièces des trois redoutes et de la batterie dissimulée sur la rive droite de l'Escaut, ils reculent une première fois, se reforment et reviennent à la charge, mais sans succès. La pluie de feu qui les couche à terre à une cadence accélérée, brise leur effort et les contraint à battre en retraite et à s'abriter derrière un repli de terrain, d'où ils ne bougeront que vers la fin de l'action, trop tard pour être d'un secours effectif.

Echec à l'extrême droite sur le bois de Barry, où lord Ingoldsby s'est avancé, sans artillerie, avec ses higlanders. La redoute au sud du bois fait sur eux un feu efficace et dangereux, et sur leur flanc surgissent tout à coup, des taillis qui les dissimulaient, les soldats du colonel de Grassin ; Ingoldsby hésite, s'arrête et recule. Il fait demander du canon, mais il choisit mal son temps au moment où Cumberland, engagé contre Fontenoy, a besoin de tous ses moyens d'action.

Echec devant Fontenoy. Cumberland y commande en personne avec ses meilleures troupes, aidé personnellement par Königseck. Traîné sur son chariot, Saxe est venu se placer en face de lui, avec Noailles. Le duc de Gramont, neveu de Noailles, prend leurs ordres pour aller rejoindre son poste à la tête des Gardes françaises, lorsqu'il est fauché par un boulet⁴². Saxe s'est rendu compte que la bataille va se concentrer sur le bastion de Fontenoy. Il appelle de Ramecroix, la brigade de Normandie et le régiment de Royal des Vaisseaux pour prendre la place des Irlandais de lord Thomond et de la Couronne, qui se déploient

⁴¹ Col. Jeanroy.

⁴² Saxe, Antoine-Maurice, comte de (fils naturel du roi Frédéric-Auguste II de Saxe et d'Aurore de Königsmarck), 1696-1750, entré au service de France en 1720, lieutenant-général en 1734, maréchal de France en 1744, maréchal général des camps et armées du Roy en 1747. Cf. Pinard, II, pp. 72 et suiv.

Noailles, Adrien-Maurice, duc de, 1678-1766, maréchal de France en 1744. Avait accepté de servir à Fontenoy comme adjoint de Maurice de Saxe. Cf. Pinard, III, pp. 260 et suiv.

Gramont, Louis-Antoine, duc de, 1689-1745, lieutenant-général en 1738, colonel du régiment des Gardes françaises dès 1741. Rendant hommage à sa mort glorieuse, Louis XV décida qu'il recevrait à ses funérailles les honneurs de maréchal de France. Cf. Pajol, III, p. 387, note 1.

en deuxième ligne, derrière les Gardes françaises et la brigade du Roy. L'attaque ennemie se répète trois fois avec une violence inouïe. Les clameurs gutturales des Gardes anglaises accompagnent le fracas de la tempête de feu qui part des retranchements de Fontenoy, d'une batterie amenée sur le front par le chef d'artillerie du Brocard⁴³, des fusillades nourries de Courten, d'Aubeterre, du Roy, et des colonnes ennemies. Le brave du Brocard est tué avec plusieurs de ses servants. Sur la droite, un détachement hollandais et autrichien assaille la troisième redoute de Bettens qui tient bon et brise l'élan de l'adversaire. Les pertes des Anglais sont de plus en plus sensibles et le découragement commence à les gagner. Cumberland n'insiste plus et ordonne la retraite sur Vezon. Il est environ huit heures ; il y a près de trois heures que l'on se bat. Les trois points d'appui français tiennent toujours ; l'organisation défensive de Saxe est à peine entamée. Mais Cumberland n'a pas dit son dernier mot.

Sur la hauteur de la Justice d'Antoing, Louis XV suit avec émotion les péripéties de la bataille. Des estafettes de haut lignage viennent le renseigner à intervalles réguliers, et le duc de Noailles, qui l'a rejoint, commente les ordres et les mouvements du maréchal de Saxe. La première phase de l'action paraît assurer la victoire à bref délai, bien que Cumberland ne fasse pas mine d'abandonner sans autre la partie. Saxe parcourt ses premières lignes pour les réorganiser. Prévoyant les intentions de son adversaire, mais tranquilisé du côté des Hollandais, il fait passer quelques régiments de sa droite sur le centre, qu'il juge opportun de renforcer en vue de parer à toute éventualité.

Deuxième acte

L'infanterie anglaise forme un énorme « Bataillon carré » et enfonce le front Barry-Fontenoy.

Cumberland a regroupé ses bataillons malmenés au pied du village de Vezon, et, sur l'inspiration du vieux Königseck, dit-on, il décide de rompre coûte que coûte la ligne française entre le bois de Barry et Fontenoy, « conception d'une hardiesse téméraire, mais qui fut exécutée avec une telle précision qu'elle prit l'apparence d'une manœuvre tactique savamment méditée »⁴⁴.

Anglais et Hanovriens se reforment en trois divisions, puis, faisant un mouvement de conversion, descendent à pas comptés depuis Vezon dans une sorte de vallon coupé de fondrières ou hérissé de mamelons broussailleux. Leur cavalerie tente de les

⁴³ *Du Brocard*, Henri de Barillon, maréchal de camp en 1743, chef de l'artillerie à Fontenoy, ami intime du maréchal de Saxe.

⁴⁴ Broglie, I, pp. 406 et 408.

suivre, mais elle doit bientôt y renoncer, car la voie est trop périlleuse pour les chevaux. Deux batteries sont tirées à bras d'hommes, l'une en tête des colonnes, et l'autre, à l'intérieur. Plus ces colonnes avancent, plus elles sont pressées les unes contre les autres ; elles ne forment bientôt plus qu'un corps massif, énorme et compact de 16 000 hommes, dont les flancs sont labourés par les feux croisés des canons de Fontenoy et de la redoute sud de Barry. Une crête de terrain masque aux troupes françaises la progression de l'ennemi, mais les éclaireurs en ont avisé Saxe, qui ne cesse de renforcer son front, où officiers et soldats sont au qui-vive. La batterie laissée par du Brocard est avancée à hauteur des bataillons d'Aubeterre pour faire pièce à celle que traînent les Anglais. Au moment où ceux-ci hissent leurs canons sur la crête, des Gardes françaises se précipitent pour s'en emparer. Elles sont accueillies par une vive fusillade qui en couche une soixantaine, tandis que les autres reculent précipitamment et bousculent les premiers rangs de leur régiment.

Les bataillons de tête de la colonne ennemie surgissent alors compacts et nombreux. Ce sont les Gardes anglaises des régiments de Cambis et de Royal-Ecossais, conduites par le lieutenant-général de Campbell, le général-major d'Albermale, le brigadier Robert Churchill, petit-fils naturel du duc de Marlborough. Ces messieurs s'avancent de quelques pas et, ôtant leurs chapeaux, saluent. Le duc de Biron⁴⁵ et le comte de Chabannes vont à leur rencontre et leur rendent la politesse. Une halte, puis un silence, comme pour un échange de propos courtois.

Lord Charles Hay, capitaine aux Gardes, crie alors à voix haute : « Tirez donc, messieurs ! » Le lieutenant de grenadiers comte d'Anterroches lui répond : « Messieurs, nous ne tirons jamais les premiers ; tirez vous-mêmes⁴⁶. »

⁴⁵ *Biron*, Louis-Antoine de Gontaut, duc de, 1701-1788, lieutenant-général en 1743, maréchal de France en 1757. Colonel du Régiment du Roy, il eut le commandement principal du front Fontenoy-Barry, dans la journée du 11 mai 1745, après la mort du duc de Gramont, à qui il succéda aux Gardes françaises. Grand seigneur, il acheta de la duchesse du Maine l'hôtel de la rue de Varenne, qui abrite maintenant le musée Rodin, et y donna de somptueuses réceptions. Cf. Pinard, III, pp. 410 et suiv. ; J. Hillairet : *Evocation du Vieux Paris : Les Faubourgs*, Paris, 1953, p. 476.

Chabannes, François-Antoine de Chabannes Pionsac, comte de, 1687-1754, lieutenant-général en 1744, lieutenant-colonel des Gardes françaises.

⁴⁶ Susane, art. *Gardes françaises*, II, p. 87 ; La Fuye, p. 179 ; Col. Jeanroy. — Susane a écrit : « Lord Charles Hay, capitaine aux Gardes anglaises, fit alors quelques pas en avant et cria : „Messieurs des Gardes françaises, tirez”. Le lieutenant des grenadiers d'Anteroche, ne sachant ce qu'il voulait, fut à lui ; l'Anglais lui répéta : „Monsieur, veuillez faire tirer vos gens. — Non, Monsieur, répondit d'Anteroche, nous ne tirons jamais les premiers.” Sublime sottise ! qui peint bien ce siècle d'insouciance et de frivolité. » Mais Maurice de la Fuye, qui a dédié son ouvrage sur Fontenoy « A la mémoire glorieuse du lieutenant Antoine d'Anterroches, mort pour la France au cours de la campagne de Libération, Alsace, janvier 1945 », fait le commentaire suivant sur la célèbre

Les Anglais ne se font pas prier deux fois. Une décharge meurtrière s'abat sur les bataillons valaisans et français. Le lieutenant-colonel de Marclésy tombe avec trois de ses capitaines, plusieurs bas-officiers et une septantaine d'hommes ; 300 autres sont blessés plus ou moins grièvement. Les Gardes françaises, atteintes également, se retirent en désordre, refluent vers les Gardes suisses et les Irlandais, et se débandent⁴⁷. Au milieu de la confusion qui en résulte, la brigade d'Aubeterre est rompue. Sa droite, avec le premier bataillon valaisan, se replie vers les brigades du Roy et de la Couronne. Les deux autres bataillons de Marclésy, ébranlés par la fusillade terrible qu'ils viennent de subir et qui est devenue un feu roulant, reculent vers la première ligne de cavalerie. Par une défaillance coupable, le chef qui devrait les rallier n'est pas à son poste. L'un des plus vieux capitaines prend alors le commandement, regroupe à la hâte les compagnies mutilées et reforme un front de bataille. Il n'est pas encore au bout de ses efforts qu'un aide-major général lui donne l'ordre d'attaquer un détachement anglais qui avance sur la gauche. Une vive fusillade éclate de part et d'autre, et la troupe ennemie regagne sa colonne principale. Les capitaines Greyloz et Défago, ainsi que l'enseigne Joris et plusieurs hommes sont blessés dans cet engagement. Survient peu après le lieutenant-général de Meuse, aide de camp du roi, qui rappelle à lui les deux bataillons isolés, et leur enjoint de passer sur la droite pour aller retrouver le reste de leur brigade, qui a repris le combat⁴⁸.

Une large brèche est ouverte, dans laquelle l'imposante colonne anglaise s'est engouffrée, en ordre, sans précipitation,

scène : « Pour se faire une idée juste du dialogue, il faut avoir à l'esprit deux notions qui renversent complètement sa signification apparente. D'abord, l'ordre de Maurice de Saxe lui-même, prescrivant comme règle générale de combat de ne pas abuser de la „tirerie“, surtout devant un adversaire qui se montre avare de son feu. En tenant compte du temps nécessaire pour recharger les fusils, la troupe qui a tiré se trouve exposée, désarmée, aux coups de celle qui, se sentant pour quelques instants à l'abri, peut ajuster sans précipitation. D'autre part, la fumée intense de la poudre forme, pendant un certain temps, un écran que l'adversaire peut mettre à profit pour faire irruption dans les lignes ennemies, tirer à bout portant et jouer de la baïonnette. Ainsi, sous une apparence de courtoisie chevaleresque, ces mots sont l'expression d'une tactique très réaliste et l'exécution d'un ordre précis. » Cf. aussi Broglie, I, pp. 411 et suiv., qui confirme cette explication.

⁴⁷ La déroute des Gardes françaises indisposa fortement le roi et l'opinion publique à Paris. Cf. Susane, II, p. 88.

⁴⁸ Lettres de mai et juillet 1745 du capitaine J.-E. de Courten, aux *A. Ctn.* Dossier *Fontenoy*, B, 7/9. Cf. aussi Susane, V, pp. 53 et suiv., art. *Courten*. La scène touchante de la mort du fils du colonel de Courten, tué près de son père, que Vallière relate dans *H. et F.*, p. 446, ne se passa pas à Fontenoy, mais au combat d'Ekren, du 30 juin 1703, en Hollande, où le colonel Melchior de Courten perdit son fils aîné, âgé de 15 ans, frère du colonel Maurice de Courten.

à pas lents, comme à l'exercice ; en cadences régulières, elle fait un terrible feu roulant : un bataillon ayant tiré, un autre lâche sa décharge, puis un troisième, et ainsi de suite, pendant que les premiers rechargent⁴⁹. On voit, dit la chronique, les majors appuyer leurs cannes sur le canon des fusils pour les faire tirer bas et droit, sans perdre de balles « dans le bleu ». La masse de feu toujours grandissante s'élève comme d'un « trou d'enfer »⁵⁰, et, en face de cette fournaise, fondent comme cire les attaques décousues de Royal, de la Couronne et d'autres venus à la rescousse. Le duc de Biron, qui a le commandement général de ce front, s'efforce de rallier ces troupes autour de sa brigade du Roy, avec les bataillons d'Aubeterre et de Courten, et attaque en force le flanc gauche de l'ennemi. Il est secondé par le marquis de Lutteaux, lieutenant-colonel des Gardes françaises⁵¹, qui, en dépit d'une grave blessure reçue à la première décharge des Anglais, est accouru de Fontenoy, où il se faisait soigner. Un bataillon adverse s'avance sur eux, les fusillant presque à bout portant ; il leur tue beaucoup de monde et les force à lâcher prise.

De l'autre côté du front, le combat se poursuit avec les Gardes suisses, les régiments de Normandie et des Vaisseaux, et la brigade des Irlandais. Les Gardes suisses du colonel Zur-Lauben ont amené des pièces de la redoute nord de Barry et canonnent le flanc droit des Anglais, où ils ouvrent de larges trouées. A la tête de ses grenadiers, le capitaine Rodolphe de Castella repousse plusieurs détachements ennemis qui veulent les attaquer⁵². Les Irlandais du lieutenant-général de Thomond ne sont pas moins agressifs et audacieux ; leur colonel Dillon est tué dans une échauffourée⁵³.

Mais la colonne de Cumberland, qui a pris la forme d'un énorme « Bataillon carré », malgré les pertes énormes qu'elle éprouve, progresse toujours. Elle a déjà passé le village de Fontenoy, et,

⁴⁹ La Fuye, p. 180.

⁵⁰ Cité par le col. Jeanroy.

⁵¹ *Lutteaux*, Etienne le Menestrel de Hauguel, marquis de, lieutenant-général en 1738, lieutenant-colonel des Gardes françaises, fut dangereusement blessé par la première décharge anglaise. Avisé que la situation devient critique, il s'échappe des mains de son chirurgien en s'écriant : « Laissez-moi passer, le service du roi m'est plus cher que ma vie ». Broglie, I, p. 414. Il mourut de sa blessure le 30 mai suivant, à Lille. Pinard, V, p. 210.

⁵² Les Gardes suisses à Fontenoy : deux bataillons étaient sur le front près de la redoute sud du bois de Barry ; le troisième était auprès du roi. Cf. Zur-Lauben, II, pp. 272 et suiv. ; Susane, II, pp. 154 et suiv. *Rodolphe de Castella*, 1706-1793, eut la compagnie des grenadiers en 1742. Cf. Vallière, *H. et F.*, p. 447 ; Pinard, V, pp. 646/647.

⁵³ Les Irlandais à Fontenoy. Ils avaient des bataillons de six régiments à Fontenoy : Bulkeley, Clare, Dillon, Rooth, Berwick et Lally, commandés par le lieutenant-général Charles O'Brien de Clare, comte de Thomond. Cf. Susane, V, pp. 60 et suiv. ; Pinard, III, 424 et suiv.

par un quart de conversion, elle pourrait le prendre à revers. Le dispositif français, largement éventré, menace de s'effondrer ; un vent de défaite souffle sur les régiments dispersés. Saxe, qui voit de sang-froid le péril, improvise un nouveau plan. Il a dépêché auprès du roi le lieutenant-général de Meuse⁵⁴ pour le conjurer de se retirer derrière l'Escaut, et lui dire : « Je ferai tout ce que je pourrai pour remédier au désordre. — Oh ! je suis bien sûr qu'il fera tout ce qu'il faudra, répond le roi, mais je resterai où je suis. » Une estafette demande à Saxe : « Est-ce donc vrai que la bataille est perdue ? — Perdue, bougonne le maréchal, quel est le jean-foutre qui a dit cela ? Laissez-moi faire⁵⁵. »

Fontenoy tient bon et continue à tirer ; les canons des redoutes de Barry ne cessent de gronder. Pressé de tout côté, le « Bataillon carré » de Cumberland s'est allongé et rétréci en tête. Il avance méthodiquement, mais reste isolé et sans point d'appui, de plus en plus exposé. Il risque même, en cas d'un retour offensif, d'être contourné et coupé de sa retraite. La cavalerie qu'il a laissée derrière lui ne peut le suivre ni le secourir en ce moment décisif. Saxe le sait, dont les escadrons sont prêts à agir ; ils vont arrêter la progression ennemie et la désorganiser, pendant que lui-même ralliera l'infanterie et la disposera pour un assaut minutieusement combiné. Il est dix heures et le temps presse.

Rangés en bataille, sabres au clair, impatients d'intervenir, ils sont là entre Antoing et la route de Leuze, sous les yeux du roi, les 60 escadrons de ces fiers régiments qui vont entrer au cœur de la bataille. En première ligne : Colonel général, Brancas, Clermont-Prince, Fitz-James, des Cravattes, Fiennes, de Camille, Royal-Roussillon ; en seconde ligne : Royal-Etranger, Chabillant, Brionne, Pons, Berry, Noailles et Penthièvre. Saxe abaisse son bâton de maréchal et la première ligne s'ébranle au trot d'abord, puis dans un galop grandissant.

« Impassible, le Bataillon anglais s'arrête, met en joue et quand la tornade qui s'approche n'est plus qu'à 50 mètres, il fait feu de toute sa mousqueterie et des 6 canons dont il est hérissé sur ses angles. Sous ce dur coup de feu, des rangs entiers tombent... La charge est rompue,... arrêtée net⁵⁶. »

Ce qui reste de la première ligne se range derrière la seconde, qui s'éparpille à son tour, sous d'effroyables décharges. Par pelotons ou par régiments, l'assaut est repris et se prolonge pendant plusieurs heures⁵⁷. L'ennemi enjambe des monceaux de cadavres

⁵⁴ Meuse, Henri-Louis de Choiseul, marquis de, 1689-1754, lieutenant-général en 1738, aide de camp du roi à Fontenoy. Cf. Pinard, V, p. 213.

⁵⁵ Broglie, La Fuye.

⁵⁶ Col. Jeanroy.

⁵⁷ Les « porcelaines de Chine », comme l'on désignait péjorativement les jeunes nobles trop élégants et apparemment efféminés, se sacrifièrent avec un grand courage.



Charge du Régiment valaisan à Fontenoy
par Melchior Wyrsh
(Propriété de M. Eugène de Courten, à Sion)

d'hommes et de chevaux qui encombrant sa route. Etourdi, bousculé, décimé, il est finalement arrêté. « L'arme de l'audace, de l'enthousiasme, de la folie et du sacrifice »⁵⁸ a fait œuvre utile, mais avec des pertes énormes. Les Anglais resserrent leurs rangs, et leur « Bataillon carré » se dresse toujours menaçant : forte-resse vivante que rien ne peut entamer ni ébranler.

Troisième acte. La charge finale

A l'écart de ce massacre, l'infanterie française s'est regroupée en « unités constituées » ; elle a repris confiance et a retrouvé son esprit offensif. Saxe est partout à la fois et donne ses ordres ; il fait demander au roi la faveur d'utiliser ses gens et son artillerie de réserve. Une triple et ultime attaque est décidée et mise au point.

Sur la gauche, Lowendahl⁵⁹, qui a été appelé avec ses brigades de Touraine et d'Auvergne et ses escadrons, prendra sous son commandement les régiments des Irlandais, des Vaisseaux et de Normandie ; il combinera son action avec les Gardes suisses du colonel Zur-Lauben et un bataillon de Gardes françaises que le comte de Chabannes a pu reconstituer. Du côté de Fontenoy, le duc de Biron, qui a prélevé quelques troupes sur le front assoupi d'Antoing-Fontenoy, ralliera autour de sa brigade du Roy les bataillons de la Couronne, de Courten et d'Aubeterre pour agir contre la gauche anglaise. Au centre, Saxe, qui s'est fait hisser sur son cheval, se met à la tête de la Maison du roi : Gendarmes, Cheval-légers, Mousquetaires gris, Carabiniers, etc. A l'instigation du duc de Richelieu⁶⁰, qui se dépense avec une belle ardeur, il a fait amener six pièces de canon face à l'invincible « Bataillon carré »⁶¹. Les ordres ont été exécutés avec précision ; toutes les troupes sont en place. Au signal convenu, la triple attaque se déclenchera simultanément. Il est deux heures de l'après-midi.

.

⁵⁸ Cité par le col. Jeanroy.

⁵⁹ *Lowendahl*, Woldemar, comte de, 1700-1755, Allemand entré au service de France en 1743 avec le grade de lieutenant-général, ami et collaborateur écouté de Saxe, contribua beaucoup, dans la dernière charge, à la victoire de Fontenoy. Cf. Pinard, III, pp. 379 et suiv.

⁶⁰ *Richelieu*, Louis-François-Armand du Plessis, duc de, 1696-1788, lieutenant-général et aide de camp du roi en 1744, maréchal de France en 1748. Cynique et amoral, il fut très lié avec Voltaire, qui, dans son récit, lui attribue un rôle exagéré à la bataille de Fontenoy. Cf. aussi Broglie, I, pp. 421 et suiv. ; La Fuye, pp. 186 et suiv. ; Pinard, III, pp. 385 et suiv.

⁶¹ Susane, dans son art. *Touraine*, III, p. 375, écrit : « Ce fut un jeune capitaine du régiment, nommé Isnard, qui émit timidement l'avis d'utiliser contre la colonne anglaise le feu de quatre pièces qui se trouvaient sous la main. Isnard eut le même soir la croix de St-Louis, quoiqu'il n'eut que 21 ans. »

Le canon tonne et la grande charge commence. Foudroyé de front par les pièces de Richelieu, dans le dos et sur les flancs par les boulets de Fontenoy et de Barry, assailli de tous côtés par les régiments et les escadrons qui opèrent avec une harmonie parfaite, le fameux « Bataillon carré » chancelle, s'entr'ouvre, se disloque, recule. Telle une roche massive qui résiste à la mine, il vole en éclats, mais ne s'effondre pas. La mêlée devient générale ; tout le monde y prend part à la fois : cavaliers, fantassins, officiers, soldats, jusqu'aux gens de suite et aux valets d'armée. Dans la confusion qui en résulte, les Carabiniers à cheval font un aveuglement sur les Irlandais du roi, en dépit des « Vive la France » que ceux-ci hurlent pour se faire reconnaître⁶². Cumberland comprend qu'il est inutile de prolonger la tuerie et accepte stoïquement sa défaite.

C'est en vain qu'il a attendu la collaboration effective du prince de Waldeck. Il est vrai qu'au plus fort de l'action, lorsque les Français sont engagés en plein contre la colonne anglaise, les Hollandais ont fait une tentative contre le front, en partie dégarni, d'Antoing-Fontenoy. La résistance et le feu, toujours aussi vifs, qu'ils y ont éprouvés, les ont découragés et ils ont bientôt abandonné la partie. Informés peu après de la défaite de leurs alliés, ils se retirent sur Piéronne et vers le bois de Fontenoy. Les Anglo-Hanovriens, de leur côté, reforment en marchant leurs unités mutilées et font une lente retraite sur le village de Vezon, où les accueille leur cavalerie. Le duc de Cumberland, vaincu, mais vaincu avec honneur, dirige ses troupes sur la route d'Ath. Le maréchal de Saxe a renoncé à les poursuivre, ne songeant « qu'à remettre l'ordre dans les troupes qui avaient chargé »⁶³.

Louis XV, descendu de son observatoire, est arrivé au milieu du champ de bataille. « Il allait de régiment en régiment, nous rapporte Voltaire. Les cris de „Victoire” et de „Vive le roi”, les chapeaux en l'air, les étendards et les drapeaux percés de balles, les félicitations réciproques des officiers qui s'embrassaient, formaient un spectacle dont tout le monde jouissait avec une joie tumultueuse. Le roi était tranquille, témoignant sa satisfaction et sa reconnaissance à tous les officiers généraux et à tous les commandants des corps. Il ordonna qu'on eût soin des blessés et qu'on traitât les ennemis comme ses propres sujets. Le maréchal de Saxe, au milieu de ce triomphe, se fit porter vers le roi ; il retrouva un reste de force pour embrasser ses genoux et lui dire ces propres paroles : „ Sire, j'ai assez vécu ; je ne souhaitais de vivre aujourd'hui que pour voir Votre Majesté victorieuse ”. Le roi le releva et l'embrassa tendrement⁶⁴. »

⁶² Susane, V, p. 60.

⁶³ La Fuye, p. 190.

⁶⁴ Voltaire, *Siècle de Louis XV*.

La bataille est gagnée, mais à quel prix ! Les pertes sont effroyables de part et d'autre : 9 000 hommes chez les Anglais, 7 000 chez les Français. Les Suisses ont largement donné leur tribut de sang : les Gardes, 300 tués ou blessés ; Bettens et Diesbach réunis, plus de 200⁶⁵ ; le Régiment valaisan, 80 tués et près de 600 blessés. Chez les officiers 7 tués : Marclésy, Jean Lect, Samuel de Beausobre, Laurent-Ignace de Preux, Jacques de la Pierre, l'enseigne Ebener et Pierre de Bergerie ; parmi les blessés : Alphonse Ambuell, Christian Mayer, Maurice Greyloz, Valentin Sigristen, Jean-Baptiste Richer, Ignace de Montheys, Barthélemy de Nucé, Melchior de la Pierre, Alexis Joris, François Copt, Stanislas de Lavallaz⁶⁶. Epuisées, les troupes campent sur le champ de bataille, d'où l'on évacue d'abord les blessés sur les hôpitaux des villes voisines. Comme ceux-ci sont insuffisants, on utilise aussi des églises, et les particuliers en hébergent un grand nombre.

VII. Les suites de la victoire et la fin de la campagne

Le roi, qui a passé la nuit dans son cantonnement de Calonne, regagne le lendemain celui, plus confortable, de Pont à Chin, près de Tournay. Car le siège de ce puissant bastion, qui garde l'entrée des Flandres, se poursuit activement. La majeure partie des régiments qui étaient à Fontenoy reprennent leurs postes autour de la place. Malgré les pertes qu'il a subies, le Régiment valaisan travaille à intervalles réguliers dans les tranchées. Tournay se rend le 22 mai, et le 24, le roi entre dans la ville. La citadelle tient bon, et les opérations continuent. Les bataillons valaisans y sont occupés l'un après l'autre dans les journées des 14, 15 et 16 juin ; le lieutenant Dubosson y est grièvement blessé⁶⁷. Quelques jours auparavant, le roi a récompensé plusieurs officiers de la croix de St-Louis⁶⁸. Le 20 juin enfin, la garnison hollandaise, lasse d'une résistance vaine, signe sa capitulation.

⁶⁵ Susane, IV, p. 329.

⁶⁶ Susane, art., *Courten*, V, p. 54, donne le chiffre de 300. Une lettre du capitaine J.-E. de Courten devenu lt-colonel, donne un total de 680. Un autre manuscrit de l'époque donne la liste exacte des officiers tués et blessés : 7 et 17. A. Ctn, *Registre du régiment 1784-1790*, p. 125. Cf. aussi *Généalogie*, p. 117 ; Zur-Lauben, III, p. 318.

⁶⁷ Zur-Lauben, III, pp. 318-319.

⁶⁸ *Généalogie*, p. 118, note 1.

Tandis que les Français sont retenus devant Tournay, le duc de Cumberland, qui a regroupé ses troupes autour d'Ath, fait mine de reprendre l'offensive. Pour être prêt à toute éventualité, d'Argenson ordonne au prince de Conti de lui détacher 20 bataillons et 40 escadrons ; ces renforts, où sont les Suisses de Monnin et de Seedorf, apparaissent vers la fin juin.

De son côté, Frédéric II n'est pas resté inactif. Bien qu'il ait minimisé le succès de Fontenoy, qui, selon lui, ne lui sert pas davantage qu'une victoire remportée sur le Scamandre, le Monomotapa ou à Pékin, il s'en est félicité en secret, car la défaite de Cumberland rendra plus souples ces Anglais avec lesquels il persiste à négocier. D'autre part, comme la reine Marie-Thérèse a jugé prudent d'envoyer sur Francfort des armées aux ordres du général Bathiany et du maréchal Traun, Frédéric II en profite pour attirer dans une souricière le prince Charles de Lorraine, qui est en face de lui en Silésie, et le battre à plate couture à Hohen-Friedberg, le 4 juin. En faisant part de sa victoire à Louis XV, il lui dit : « J'ai acquitté la lettre de change que vous avez tirée sur moi à Fontenoy⁶⁹. »

Le 1^{er} juillet, l'armée française quitte Tournay, passe l'Escaut, et, sur cinq colonnes, se déploie dans la plaine de Leuze, puis s'avance sur Vannebek et Lessines. Cumberland, trop faible pour l'attaquer de nouveau, ramène son armée entre Alost et Bruxelles. Saxe constitue alors les corps destinés à la conquête des places flamandes⁷⁰.

Le Régiment valaisan fait d'abord partie des troupes du comte de Lowendahl et participe au siège d'Audenarde (15-21 juillet), puis, aux ordres du comte d'Harcourt, à celui de Dendermonde (4-12 août). Le 15 août, il est rattaché de nouveau à Lowendahl et contribue à la prise d'Ostende (23 août) et à celle de Nieuport (5 septembre). Pendant la suite de cette campagne, qui ressemble beaucoup plus à une promenade militaire qu'à une expédition guerrière, les chefs alliés n'osent intervenir et se tiennent cois sur une ligne qui va d'Anvers à Louvain. Louis XV et le dauphin quittent l'armée de Saxe le 1^{er} septembre et arrivent à Versailles le 7 du même mois.

Sur le Rhin, Conti, dont les forces ont été amputées des corps qu'il a dû détacher à fin juin sur les Flandres, n'a pas pu empêcher la jonction de Traun et d'Arenberg, ni l'entrée à Francfort du grand-duc. Il a dû même repasser le Rhin et transporter son quartier général à Worms. Cette retraite, comme bien l'on pense, a déchaîné la fureur de Frédéric II, qui mande à son ministre Podevils : « Le prince de Conti vient de jouer les Gilles sur les

⁶⁹ Pajol, II, p. 509.

⁷⁰ Pajol, III, pp. 399 et suiv. ; Zur-Lauben, III, p. 319 ; Susane, V, p. 54.

bords du Rhin »⁷¹. Il se sent d'autant plus à l'aise pour signer, le 26 août, la Convention de Hanovre avec les Anglais, qui lui garantissent la possession de la Silésie et leur appui contre l'obstination de la reine Marie-Thérèse.

A Mayence et à Francfort se poursuivent le négoce et les préparatifs de l'élection impériale, sous la surveillance des armées autrichiennes. Le 13 septembre, la diète se réunit et élit empereur le grand-duc François de Lorraine, qui prend le nom de François I^{er}. Par une coïncidence plutôt décevante, le jour suivant, a lieu à Versailles la présentation officielle de la marquise de Pompadour, celle que le roi de Prusse va baptiser « Sa Majesté Cotillon II »⁷². Quant à lui, il continue sa guerre, manœuvre habilement contre le prince Charles et le bat de nouveau près du village de Soor, le 30 septembre, tandis que l'impératrice Marie-Thérèse, toute à la joie de l'élection de son mari, accourt à Francfort pour assister au couronnement du 4 octobre.

Et voici que dans ce branle-bas européen surgit inopinément un nouvel acteur⁷³. Le prétendant Charles-Edouard Stuart, petit-fils de Jacques II, soutenu en secret par la France, dont il est l'hôte, s'est jeté sur l'Ecosse, l'antique royaume de ses pères, a occupé Edimbourg, et, le 2 octobre, a battu le général Cope à Preston-Pans. Il rêve de renverser la dynastie protestante de Hanovre, qui règne depuis 1714, et de rétablir la Maison catholique des Stuart, chassée par la révolution de 1688. Le cabinet de Versailles, où les avis sont cependant partagés, saisit cette occasion de susciter un surcroît d'embarras au roi Georges II et de le contraindre à une paix à laquelle son gouvernement ne veut pas se résoudre. Des secours en hommes, en vivres et en argent sont débarqués sur les côtes écossaises. Les régiments irlandais au service de la France sont autorisés à rentrer dans leur pays pour y fomenter et y soutenir un soulèvement en faveur du prétendant. A Dunkerque et à Calais, l'on prépare un corps expéditionnaire, dont le duc de Richelieu, toujours à l'affût d'actions guerrières comme d'aventures galantes, a obtenu le commandement. Charles-Edouard continue sa marche victorieuse sur Carlisle et Derby ; il n'est bientôt plus qu'à 30 lieues de Londres. Affolé, le cabinet anglais rappelle du continent Cumberland et ses troupes, et prend des dispositions pour défendre son roi. Mais c'est en vain que le prétendant attend les nouveaux secours que la France lui a promis. En avril 1746, il subira une défaite irrémédiable à Culloden. Son « Illiade » au petit pied dégénérera en une « Odyssée » mouvementée dans les mers du nord, et dans l'abandon définitif d'une entreprise trop audacieuse.

⁷¹ Broglie, II, p. 99.

⁷² P. de Nolhac, *op. cit.*, pp. 109 et suiv.

⁷³ La Fuye, pp. 208 et suiv. Pajol, VI, pp. 154 et suiv. Le souvenir du « Bonnie Prince Charlie » (le beau prince Charles) est encore vivant en Angleterre.

Mieux favorisé du sort, Frédéric II termine l'année 1745 par la victoire de son lieutenant, le prince d'Anhalt, à Kesselsdorf le 15 décembre, et par la signature du traité de Dresde qui lui assure la Silésie, dans les termes du traité de Breslau de 1742.

Dans les Flandres, le maréchal de Saxe, qui a mis fin à sa campagne par la prise d'Ath le 8 octobre, réunit au camp d'Alost les troupes qu'il n'a pas destinées au service de garnison dans les places conquises, puis les disperse dans des cantonnements entre Bruxelles et Tournay, car il projette de s'emparer encore en plein hiver de la capitale des Pays-Bas autrichiens, où réside l'état-major des alliés. Les unités superflues et les plus éprouvées sont envoyées à l'arrière.

Parmi ces dernières se trouve le Régiment valaisan ; il a reçu l'ordre de s'acheminer vers Calais et Dunkerque, où il pourra se réorganiser tout en collaborant à la surveillance des côtes, pendant que le duc de Richelieu prépare l'expédition projetée sur l'Ecosse et l'Irlande. Il quitte le camp d'Alost à la mi-octobre, marche, par Audenarde, sur Lille, et de là, par Béthune et Aire, sur Saint-Omer. Dans cette localité, il se sépare : les 1^{er} et 2^e bataillons vont prendre leurs quartiers à Calais ; le 3^e, à Dunkerque ⁷⁴.

Les occupations ne manquent pas durant les longs mois d'hiver, car il s'agit, en dehors du service journalier, de pourvoir aux compléments des effectifs et des cadres, de renouveler des équipements malmenés ou perdus pendant la longue campagne. Plusieurs officiers obtiennent des congés pour rentrer au pays et en ramener des recrues. Le lieutenant-colonel J.-E. de Courten qui, par brevet du 27 juillet, a succédé à Marclésy, consacre tous ses soins à remettre sur un pied normal la troupe, où rentrent peu à peu les nombreux blessés soignés dans les villes des Flandres et du nord de la France. Le major Lullin est remplacé par un Valaisan, et les compagnies vacantes sont attribuées à de nouveaux bénéficiaires : celle de Lect, à Pierre-François-Benjamin Lect, fils du capitaine défunt, et celle d'Adrien Courten, à Maurice-Antoine Greyloz. Le capitaine Charles-Gabriel de Marclésy joint à sa demi-compagnie celle de son père, et en commande désormais une entière de 175 hommes. Tous ces changements ne se font qu'avec l'approbation du colonel et l'assentiment du colonel-général des Suisses et Grisons, Louis-Auguste de Bourbon, prince de Dombes ⁷⁵.

⁷⁴ A. Ctn. : registres des bataillons I et II, lettre du capitaine Blatter du 21 avril 1746. Cette lettre nous apprend aussi que le colonel de Courten « se trouve allité à Paris depuis passé un mois par une goutte universelle ». Dossier *Fontenoy*.

⁷⁵ *Prince de Dombes*, Louis-Auguste de Bourbon (fils du duc du Maine), 1700-1753, colonel-général des Suisses et Grisons de 1736 à 1753.

Au mois de décembre 1745, le Régiment se présente dans la formation suivante : ⁷⁶

Grand état-major

Colonel	Maurice de Courten
Lieutenant-colonel	Joseph-Eugène de Courten
Major	Antoine-Panrace de Courten

I. Bataillon

Compagnie colonelle	Capt. Charles Dunant
Compagnie lt-colonelle	Capt. Gillet
Compagnie de Lavallaz	Capt. François-Xavier de Lavallaz
Demi-compagnie Ad. Courten	Capt. Louis-Alexis de Werra
Demi-compagnie Bompré	Capt. Nicolas Revenger de Bompré

II. Bataillon

Demi-compagnie Keller	Capt. Joseph-Théodore Keller
Demi-compagnie Pfyffer	Capt. Jean-Christophe Pfyffer
Demi-compagnie Ch. Ambuell	Capt. Joseph-Etienne Ambuell
Demi-compagnie Venetz	Capt. Christian-Joseph Mayer
Demi-compagnie Lect	Capt. Pierre-Fr.-Benjamin Lect
Demi-compagnie Fesch	Capt. Christophe Fesch
Demi-compagnie Ig. Courten	Capt. Christophe de Courten
Demi-compagnie Blatter	Capt. Valentin Sigristen

III. Bataillon

Compagnie Courten frères	Capt. Jean-Baptiste de Courten
	Capt. Pierre-Hildebrand de Courten
Compagnie Ambuell	Capt. Alphonse Ambuell
Demi-compagnie Ad. Courten	Capt. Maurice-Antoine Greyloz
Demi-compagnie Huober	Capt. Martin Huober
Compagnie Marclésy	Capt. Charles-Gabriel de Marclésy

Du côté du Rhin, où l'armée du prince de Conti a pris ses quartiers d'hiver à fin octobre, le colonel de Courten a été nommé commandant de la place de Haguenau ⁷⁷. Ses nouvelles fonctions ne l'empêchent pas de se tenir en contact étroit avec les

⁷⁶ A. Ctn : tableau de l'époque donnant la formation des trois bataillons. *Registre du régiment de 1746.*

⁷⁷ Pinard, V, p. 383.

officiers de son régiment et avec les supérieurs dont il dépend, au ministère de la guerre. Vers la fin de novembre, un deuil de famille le rappelle à Paris, et il est autorisé à y séjourner pendant plusieurs semaines ⁷⁸.

Et c'est là, sans doute, que, loin du théâtre de la guerre, il dut faire un retour plutôt désabusé sur les événements de l'année 1745 et sur le rôle qu'il y a joué. Que reste-t-il des plans politiques et militaires qu'il avait emportés au printemps à Berlin ? L'on a sacrifié le front du Rhin à une campagne de magnificence dans les Flandres ; gaspillé du temps et de l'argent à opposer un candidat de mauvaise foi au grand-duc François de Lorraine, qui est devenu empereur ; perdu l'alliance du roi de Prusse, qui a fait la paix qu'il souhaitait... La France est désormais seule pour supporter le poids d'une guerre dont l'issue recule de jour en jour, et dont le profit devient de plus en plus problématique.

Notre colonel a au moins la satisfaction d'ajouter des pages de gloire aux chroniques de son régiment au service du roi. Il sait, d'autre part, par les confidences du comte d'Argenson, ministre de la guerre, dont il est estimé, qu'il peut compter sur un commandement dans la prochaine campagne des Flandres et qu'il a des chances d'avoir désormais sous ses ordres directs ce Régiment du Valais, objet de sa sollicitude militaire.

Anvers, Raucoux, Lawfeld, Berg-op-Zoom : l'avenir leur réserve un rôle marquant dans la suite de cette guerre, qui va durer encore trois ans.

Eugène de COURTEN

⁷⁸ *Documents*, No 196.

Bibliographie - Sources spéciales

- Archives de Courten, Sion* : Papiers du Comte Maurice de Courten, Section B, Carton 5 ; — registres et papiers du Régiment de Courten au service de France, Section B, Cartons 7/9 (cité : A. Ctn).
- Généalogie imprimée de la famille de Courten*, Metz, 1885 (cité : *Généalogie*).
- Documents sur la famille de Courten*, Metz, 1887, (cité : *Documents*).
- Duc de Broglie : *Marie-Thérèse Impératrice 1744-1746*, Paris, 1888, 2 vol. (cité : Broglie).
- Droysen (Johann-Gustav) : *Friedrich der Grosse*, Leipzig, 1876, vol. II, pp. 428 et suiv. (cité : Droysen).
- De La Fuye (Maurice) : *Fontenoy 1745*, Paris, 1945 (cité : La Fuye).
- Colonel René Jeanroy : *La bataille de Fontenoy*, dans *Revue historique de l'armée*, N° 2, avril 1946 (cité : Col. Jeanroy).
- de Nolhac (Pierre) : *Louis XV et Madame de Pompadour*, Paris, 1928.
- Pajol (Comte, général de division) : *Les Guerres sous Louis XV*, Paris, 1883-1886, 7 vol., vol. II et III (cité : Pajol).
- Pinard, commis au Bureau de la Guerre : *Chronologie historique-militaire*, 8 vol., Paris, 1760-1778 (cité : Pinard).
- Relation imprimée*, sans nom d'auteur, La Haye, 1748.
- Général Susane : *Histoire de l'Infanterie française*, Paris, 1876, 5 vol. (cité : Susane).
- de Vallière (Paul) : *Le Régiment des Gardes-Suisses de France*, Paris, 1912, et *Honneur et Fidélité*, Lausanne, 1940 (cité : Vallière).
- Voltaire : *Le Siècle de Louis XV*.
- Zur-Lauben (Baron de) : *Histoire militaire des Suisses au service de la France*, Paris, 1751-1753, 8 vol. (cité : Zur-Lauben).